

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 20

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192952>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pellent l'adage arabe: « Ce ne sont pas les balles qui tuent, c'est le destin. »

LÉON GATAYES.

Echange de bons procédés.

Il nous tombe par hasard sous la main une collection du journal le *Franc-Parleur*, qui paraissait à Lausanne, il y a une trentaine d'années. Nous y remarquons l'entrefilet suivant :

« *Recette pour trouver un mari.* — Plus de sens commun et moins d'esprit; plus d'occupations utiles et moins de musique; scruter mieux les mystères du ménage et moins les *Mystères de Paris*; raccommoder ses chemises et ses bas, et ne pas se faire des bracelets; lire la *Cuisine bourgeoise* et abandonner le *Journal des modes*; prouver enfin aux hommes qu'ils trouveront un aide dans leur épouse et non un embarras. Quand les femmes seront bien convaincues de la bonté de cette recette, le nombre des célibataires diminuera. »

Deux jours plus tard, le même journal recevait d'une de ses lectrices cette vive réplique :

« *Réponse à la recette pour trouver un mari.* — Il n'est pas permis de mettre en doute la vérité du proverbe *cherchez et vous trouverez*, car il y a une autorité divine. Si donc beaucoup de demoiselles ne trouvent pas de maris, c'est probablement qu'elles n'en cherchent pas. On pourrait dire aussi que des maris vraiment dignes d'être cherchés sont en tous pays, même dans le nôtre, presque introuvables. Je veux supposer toutefois qu'il y ait des demoiselles qui cherchent des maris; à coup sûr on devra m'accorder aussi qu'il y a des célibataires qui cherchent femmes. Or, il me paraît équitable de leur venir en aide et de leur fournir une recette pour trouver ce qu'ils cherchent. La voici: elle n'est pas moins infaillible que celle qu'un galant anonyme vous a adressée :

» Un peu de sens commun et un peu d'esprit; plus de goût pour le travail et moins pour le cercle; ne pas mettre en pratique les *Mystères de Paris*, comme préparation à la vie de ménage; faire provision de chemises et de bas plutôt que de fusils, de chiens et de pipes; lire dans la liturgie les devoirs d'un bon mari et laisser les épigrammes inutiles; prouver enfin aux femmes qu'elles auront dans leur époux un protecteur et non un tyran. »

Quand les célibataires mettront en usage cette recette, ils réussiront dans leur poursuite du premier coup et ne se feront pas une provision de serviettes avant d'entrer en ménage.

ISABELLE ***.

Un rassemblement s'était formé l'autre jour sur une des promenades de Genève, autour d'un inconnu qui se livrait à mille excentricités, accostant les dames et leur adressant des compliments en vers, tels que ceux-ci :

Vous êtes belle, Iris, et l'on ne vit jamais
Tant de grâce et d'esprit unis à tant d'attraits.

Il voulait baiser la main de la dame, et celle-ci le repoussant, il ajoutait :

Quel superbe dédain! Pourquoi tout ce cou-
[roux.
La fureur ne sied pas à des yeux aussi doux.

Un agent de police étant venu l'inviter à le suivre chez le commissaire, il lui dit :

De la police, en vous, je connais le sicaire,
Et je n'ai nullement besoin de commissaire.

Il dut néanmoins suivre l'agent chez le commissaire à qui il voulut aussi répondre en vers; mais celui-ci l'engagea à parler sensément: « Surtout, dispensez-vous, je vous prie, de rimer. »

— Bravo, monsieur le commissaire! s'écria l'inconnu, je vous y prends. Sauf un e malencontreux au mot *prie*, voilà un vers bien conditionné. Eh bien, je vais vous répondre :

Dans la langue des dieux j'ai droit de m'exprimer.

Le commissaire lui demanda quels étaient son nom, son domicile, ses moyens d'existence.

Monnom, je n'en ai pas, je suis fils d'Apollon,
Et je loge à ses frais dans le sacré vallon.

Cet enragé rimeur, qui est un nommé R..., a été reconduit en France dans sa commune d'origine. Pris du vertige littéraire, il avait appris à ses dépens que :

Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

De déceptions en déceptions, ce pauvre diable, qui avait rêvé la gloire littéraire, en était arrivé à rimer des devises pour les confiseurs, et cette occupation avait fini par lui déranger le cerveau.

Sur la scène.

Dans ce moment où tous nos amateurs de théâtre suivent avec empressement les représentations de notre excellente troupe d'opéra, nous ne pouvons nous empêcher de reproduire les lignes suivantes publiées par le *Petit Parisien*. Il s'agit d'incidents fort comiques qui se passent sur les planches entre artistes, incidents que le public ignore, — heureusement, — car sans cela que deviendrait l'illusion qui est un des principaux attraits du théâtre?... Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'y a ici aucune allusion à l'adresse des artistes de M. Scheler, qui nous ont l'air d'avoir entr'eux les relations les plus bienveillantes et les plus cordiales.

« Une aventure assez piquante, dit le journal que nous citons, vient de se passer au théâtre de Magdebourg, où l'on jouait un opéra de Richard Wagner.

La chanteuse avait, dans une scène pathétique, dans un duo d'amour, à tomber dans les bras du ténor, qui — la situation l'exigeait — devait l'embrasser longuement.

Les deux artistes, tout entiers à leurs rôles, se conformèrent à l'indication de l'auteur et semblèrent se livrer à de tendres effusions.

Mais la chanteuse était mariée, et voici que soudain le mari, qui assistait à la représentation, se trouva indigné de la vraisemblance que les artistes donnaient à la situation: bouleversant tout, il se précipita sur la scène, intervint à coups de poing pour les séparer, renversa le ténor et rudoya la cantatrice.

On imagine le scandale!

La « prima-dona » eut une épouvantable crise de nerfs; on dut l'emporter dans sa loge, ayant perdu connaissance.

Quant au mari, il fut hué par la salle, à la fois indignée et railleuse, qui pensait, avec quelque raison, que lorsqu'on est d'un naturel aussi jaloux, on n'épouse point une actrice que les nécessités de son métier mettent sans cesse dans l'obligation de feindre la passion.

Du reste, qui ne sait que ces tendresses de théâtre s'allient fort souvent à des sentiments qui ne sont rien moins qu'affectueux.

Les rivalités, les jalousies de métier font bien souvent que deux artistes, qui, pour remplir fidèlement leurs personnages, mettent beaucoup de feu dans la représentation d'un grand amour, se détestent cordialement.

Le public s'égayerait bien parfois, s'il pouvait entendre les conversations engagées à mi-voix, pendant les intervalles d'un morceau: c'est une petite comédie qui se joue à côté de la grande, et qui est infiniment piquante.

Tandis que le ténor vient de s'écrier: « O mon ange, je t'adore », il murmure quelquefois, nullement enthousiasmé, à l'oreille de la chanteuse: « Ne vous appuyez donc pas comme cela sur moi! »

Et si la cantatrice lui répond, avec un air de parfait abandon et un sourire extasié sur les lèvres: « Je suis à toi! », il lui arrive de lui rendre la monnaie de sa pièce et de lui dire tout bas: « Etes-vous maladroit, ce soir! »

Frédéric-Lemaître, qui ne roulait pas positivement sur l'or, avait un jour emprunté quelque argent à un de ses camarades de théâtre. Celui-ci le lui réclamait en vain. Un soir, au moment d'entrer en scène, ils eurent une violente dispute. Pendant que Frédéric-Lemaître débitait son rôle, l'autre, à voix basse, lui disait: « Attends un peu, je vais te régler ton